

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection1732c : L'école des mères](#)[CollectionFR. L'école des mères : éditions et mises en scène françaises](#)[Item1732 : L'école des mères \(editio princeps\)](#)

1732 : L'école des mères (editio princeps)

Créateur(s) : [Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

33 Fichier(s)

Les mots clés

[Editio princeps](#)

Comment citer cette page

[Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)1732 : *L'école des mères*(*editio princeps*), 1732
Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Consulté le 03/10/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/SEM/items/show/879>

Métadonnées Dublin Core

DescriptionMarivaux, *L'école des mères*, A Paris, Chez Pierre Prault, 1732.

Date1732

GenreThéâtre (Pièce)

Mots-clésEditio princeps

CouvertureLicence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

LangueFrançais

Métadonnées DC - édition numérique

Éditeur de la fichePaola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)

ContributeurRanzini, Paola (responsable du projet)

Mentions légalesFiche : Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage

à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Notice créée le 28/06/2019 Dernière modification le 10/08/2025

L'ECOLE
DES MÈRES,
COMEDIE

DE M^r DE MARIVAUX.

Représentée par les Comédiens Italiens,
au mois de Juillet 1732.

Le prix est de Vingt sols.



A PARIS,
Chez PIERRE PRAULT, Quay de
Gévres, au Paradis.

M. DCC. XXXII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

85 11798



L'ECOLE
DES
MERES,
COMEDIE

DES MEREES
COMEDIE

DE M. DE MARIVAUD

Représentée par les Comédiens Français
sur le Théâtre de la Nation
le 17 Mars 1765



A PARIS
Chez Jean Leclerc, Libraire
rue de la Harpe, au Palais National
M. DCC. LXXV



ACTEURS.

Madame ARGANTE.
ANGELIQUE, fille de Madame Argante.
LISETTE, suivante d'Angelique.
ERASTE, Amant d'Angelique, sous le nom de la Ramée.
DAMIS, Pere d'Eraste, autre Amant d'Angelique.
FRONTAIN, Valet de Madame Argante.
CHAMPAGNE, Valet de M. Damis.

La Scene est dans l'appartement de Madame Argante.



L'ECOLE DES MERES, COMEDIE.



SCENE PREMIERE.

ERASTE, *sous le nom de la Ramée,*
& avec une Livrée, LISETTE.

LISETTE.



OUI, vous voilà fort bien déguisé, & avec cet habit là vous disant mon Cousin, je crois que vous pouvez paroître ici en toute sûreté, il n'y a que votre air qui n'est pas trop d'accord avec la Livrée.

A ij

Il n'y a rien à craindre ; je n'ai pas même, en entrant, fait mention de notre parenté. J'ai dit que je voulois te parler, & l'on m'a répondu que je te trouverois ici, sans m'en demander davantage.

L I S E T T E.

Je crois que vous devez être content du zele avec lequel je vous sers, je m'expose à tout, & ce que je fais pour vous n'est pas trop dans l'ordre ; mais vous êtes un honnête homme : vous aimez ma jeune Maîtresse, elle vous aime ; je crois qu'elle sera plus heureuse avec vous qu'avec celui que sa mere lui destine, & cela calme un peu mes scrupules.

E R A S T E.

Elle m'aime, dis-tu ? Lisette ; puis-je me flatter d'un si grand bonheur ! Moi qui ne l'ai vûe qu'en passant dans nos promenades, qui ne lui ai prouvé mon amour que par mes regards, & qui n'ai pû lui parler que deux fois pendant que sa mere s'écartoit avec d'autres Dames ; elle m'aime !

L I S E T T E.

Très-tendrement ; mais voici un Domestique de la maison qui vient ; c'est Frontain qui ne me hait pas, faites bonne contenance.



SCENE II.

FRONTAIN, LISETTE,
ERASTE.

FRONTAIN.

AH te voilà, Lisette. Avec qui es-tu donc là ?

L I S E T T E.

Avec un de mes parens qui s'appelle la Ramée, & dont le Maître qui est ordinairement en Province, est venu ici pour affaire, & il profite du séjour qu'il y fait pour me voir.

FRONTAIN.

Un de tes parens, dis-tu ?

L I S E T T E.

Oui.

FRONTAIN.

C'est-à-dire un Cousin.

L I S E T T E.

Sans doute.

FRONTAIN.

Hum ! il a l'air d'un Cousin de bien loin ; il n'a point la tournure d'un parent ce garçon là.

A i i j

L I S E T T E.

Quest-ce que tu veux dire avec ta tournure?

F R O N T A I N.

Je veux dire que ce n'est, par ma foi, que de la fausse monnoye que tu me donnes, & que si le Diable emportoit ton Cousin, il ne t'en resteroit pas un parent de moins.

E R A S T E.

Eh pourquoi pensez-vous qu'elle vous trompe?

F R O N T A I N.

Hum ! quelle philonomie de fripon ! Mons de la Ramée, je vous avertis que j'aime Lisette, & que je veux l'épouser tout seul.

L I S E T T E.

Il est pourtant nécessaire que je lui parle pour une affaire de famille qui ne te regarde pas.

F R O N T A I N.

Oh parbleu ! que les secrets de ta famille s'accomodent, moi je reste.

L I S E T T E.

Il faut prendre son parti, Frontain.

F R O N T A I N.

Après.

L I S E T T E.

Serois-tu capable de rendre service à

Comédie.

un honnête homme qui t'en recompenseroit bien ?

F R O N T A I N.

Honnête homme ou non, son honneur est de trop, dès qu'il recompense.

L I S E T T E.

Tu sçais à qui Madame marie Angelique ma Maîtresse.

F R O N T A I N.

Oui, je pense que c'est, à peu près, soixante ans qui en épousent dix-sept.

L I S E T T E.

Tu vois bien que ce mariage là ne convient point.

F R O N T A I N.

Oui, il menace la sterilité, les héritiers en seront nuls, ou auxiliaires.

L I S E T T E.

Ce n'est qu'à regret qu'Angelique obéit, d'autant plus que le hazard lui a fait connoître un aimable homme qui a touché son cœur.

F R O N T A I N.

Le Cousin la Ramée pourroit bien nous venir de là.

L I S E T T E.

Tu l'as dit ; c'est cela même.

E R A S T E.

Oui, mon enfant, c'est moi.

A iij

L'Ecole des Meres.
FRONTAIN.

Eh ! que ne le disiez-vous ? En ce cas là , je vous pardonne votre figure , & je suis tout à vous. Voyons , que faut-il faire ?

ERASTE.

Rien que favoriser une entrevûe que Lisette va me procurer ce soir , & tu seras content de moi.

FRONTAIN.

Je le crois , mais qu'esperez-vous de cette entrevûe ; car on signe le Contrat ce soir.

LISETTE.

Hé bien, pendant que la Compagnie , avant le souper, fera dans l'appartement de Madame , Monsieur nous attendra dans cette salle-ci , sans lumiere pour n'être point vû , & nous y viendrons Angelique & moi pour examiner le parti qu'il y aura à prendre.

FRONTAIN.

Ce n'est pas de l'entretien dont je doute : mais à quoi aboutira-t-il ? Angelique est une Agnès élevée dans la plus severe contrainte, & qui malgré son penchant pour vous , n'aura que des regrets , des larmes , & de la frayeur à vous donner : est-ce que vous avez dessein de l'enlever ?

ERASTE.

Ce seroit un parti bien extrême.

FRONTAIN.

Et dont l'extremité ne vous feroit pas grand peur , n'est-il pas vrai ?

LISETTE.

Pour nous Frontain , nous ne nous chargeons que de faciliter l'entretien auquel je serai presente ; mais de ce qu'on y resoudra , nous n'y trempons point ; cela ne nous regarde pas.

FRONTAIN.

Oh si fait , cela nous regarderoit un peu , si cette petite conversation nocturne que nous leur ménageons dans la salle étroit découverte ; d'autant plus qu'une des portes de la salle aboutit au jardin , que du jardin on va à une petite porte qui rend dans la rue , & qu'à cause de la salle où nous les mettrons , nous répondrons de toutes ces petites portes là , qui sont de notre connoissance : mais tout coup vaille ; pour se mettre à son aise , il faut quelquefois risquer son honneur ; il s'agit d'ailleurs d'une jeune victime qu'on veut sacrifier ; & je crois qu'il est genereux d'avoir part à sa délivrance , sans s'embarrasser de quelle façon elle s'operera : Monsieur payera bien , cela grossira ta dot , & nous fe-

10 *L'Ecole des Meres,*
rons une action qui joindra l'utile au
louable.

ERASTE.

Ne vous inquietez de rien, je n'ai point envie d'enlever Angelique, & je ne veux que l'exciter à refuser l'époux qu'on lui destine : mais la nuit s'approche, où me retirerai-je en attendant le moment où je verrai Angelique?

LISETTE.

Comme on ne sçait encore qui vous êtes, en cas qu'on vous fît quelques questions ; au lieu d'être mon parent, soyez celui de Frontain, & retirez-vous dans sa chambre qui est à côté de cette salle, & d'où Frontain pourra vous amener quand il faudra.

FRONTAIN.

Oùi da, Monsieur, disposez de mon appartement.

LISETTE.

Allez tout-à-l'heure, car il faut que je prévienne Angelique, qui assurément sera charmée de vous voir, mais qui ne sçait pas que vous êtes ici, & à qui je dirai d'abord qu'il y a un Domestique dans la chambre de Frontain qui demande à lui parler de votre part : mais sortez, j'entens quelqu'un qui vient.

Comedie.

11

FRONTAIN.

Allons, Cousin, sauvons-nous !

LISETTE.

Non, restez ; c'est la mere d'Angelique, elle vous verroit fuir, il vaut mieux que vous demeuriez.



SCENE III.

LISETTE, FRONTAIN,
ERASTE, Me. ARGANTE.

Me. ARGANTE.

Où est ma fille, Lisette?

LISETTE.

Aparemment qu'elle est dans sa chambre, Madame.

Me. ARGANTE.

Qui est ce garçon-là ?

FRONTAIN.

Madame, c'est un garçon de condition, comme vous voyez, qui m'est venu voir, & à qui je m'interesse, parce que nous sommes fils des deux freres ; il n'est pas content de son Maître, ils se sont brouillés ensemble, & il vient me demander si je ne sçai pas quel-

12 *L'Ecole des Meres,*
que maison dont il pût s'accommoder.

Me. ARGANTE.

Sa physionomie est assez bonne; chez
qui avez-vous servi, mon enfant?

ERASTE.

Chez un Officier du Regiment du
Roi, Madame.

Me. ARGANTE.

Eh bien, je parlerai de vous à Mon-
sieur Damis qui pourra vous donner à
ma fille; demeurez ici jusqu'à ce soir,
& laissez-nous. Reste Lisette?



SCENE IV.

Me. ARGANTE, LISETTE.

Me. ARGANTE.

MA fille vous dit assez volontiers
ses sentimens, Lisette; dans quel-
le disposition d'esprit est-elle pour le ma-
riage que nous allons conclure? elle ne
m'a marqué, du moins, aucune repugnan-
ce.

LISETTE.

Ah, Madame! elle n'oseroit vous
en marquer quand elle en auroit; c'est
une jeune & timide personne, à qui

Comedie.

13

jusqu'ici son éducation n'a rien appris
qu'à obéir.

Me. ARGANTE.

C'est, je pense, ce qu'elle pouvoit
apprendre de mieux à son âge.

LISETTE.

Je ne dis pas le contraire.

Me. ARGANTE.

Mais enfin; vous paroît-elle conten-
te?

LISETTE.

Y peut-on rien connoître? vous sça-
vez qu'à peine ose-t-elle lever les yeux
tant elle a peur de sortir de cette mode-
stie severe que vous voulez qu'elle ait,
tout ce que j'en sçai, c'est qu'elle est
triste.

Me. ARGANTE.

Oh, je le crois, c'est une marque
qu'elle a le cœur bon; Elle va se ma-
rier, elle me quitte, elle m'aime, &
notre séparation lui est douloureuse.

LISETTE.

Eh, eh, ordinairement pourtant une
fille qui va se marier est assez guaye.

Me. ARGANTE.

Oùi, une fille dissipée, élevée dans
un monde coquet, qui a plus enten-
du parler d'amour que de vertu, & que
mille jeunes étourdis ont eu l'imperti-

Je ne suis pas si riche que vous le pensez, mais je suis sûr que je suis assez riche pour vous donner ce que vous voulez.

L I S E T T E.

Cela est singulier !

Me. A R G A N T E.

Oh ! j'en suis sûr. A l'égard du mariage que je lui donne, je ne doute pas qu'il ne l'approuve mon choix ; c'est un homme très-riche, très-raisonnable.

L I S E T T E.

Pour raisonnable, il a eu le temps de le devenir.

Me. A R G A N T E.

Où un peu vieux à la vérité, mais doux, mais complaisant, attentif, aimable.

L I S E T T E.

Aimable, prenez donc garde, Madame, il a soixante ans cet homme.

Me A R G A N T E.

Il est bien question de l'âge de mari avec une fille élevée comme

dc.

ANGELIQUE *saluant.*

Je n'en dirai plus, ma Mere.

Me ARGANTE.

Je vous dispense des révérences; dites-moi ce que vous pensez?

ANGELIQUE.

Ce que je pense?

Me ARGANTE.

Oui: comment regardez-vous le mariage en question?

ANGELIQUE.

Mais

Me ARGANTE.

Toujours des mais.

ANGELIQUE.

Je vous demande pardon; je n'y songeais pas, ma Mere.

Me ARGANTE.

Hé bien, songez-y donc, & souvenez-vous qu'ils me déplaisent. Je vous demande quelles sont les dispositions de votre cœur dans cette conjoncture-ci? ce n'est pas que je doute que vous soyiez contente, mais je voudrois vous l'entendre dire vous même.

ANGELIQUE.

Les dispositions de mon cœur! Je tremble de ne pas répondre à votre fantaisie,

Me ARGANTE.

Eh pourquoi n'y répondriez-vous pas à ma fantaisie?

ANGELIQUE.

C'est que ce que je dirois vous fâcheroit, peut-être.

Me ARGANTE.

Parlez bien, & je ne me fâcherai point. Est-ce que vous n'êtes point de mon sentiment? Estes-vous plus sage que moi?

ANGELIQUE.

C'est que je n'ai point de dispositions dans le cœur.

Me ARGANTE.

Et qu'y avez-vous donc, Mademoiselle?

ANGELIQUE.

Rien du tout.

Me ARGANTE.

Rien. Quest-ce que rien? Ce mariage ne vous plaît donc pas?

ANGELIQUE.

Non.

Me ARGANTE *en colère.*

Comment, il vous déplaît?

ANGELIQUE.

Non, ma Mere.

Me ARGANTE.

Eh parlez donc? car je commence à vous entendre: c'est-à-dire, ma fille,

que vous n'avez point de volonté?

ANGELIQUE.

J'en aurai pourtant une, si vous le voulez.

Me ARGANTE.

Il n'est pas nécessaire; vous faites encore mieux d'être comme vous êtes; de vous laisser conduire, & de vous en fier entièrement à moi. Oui, vous avez raison ma fille, & ces dispositions d'indifférence sont les meilleures. Aussi, voyez-vous que vous en êtes récompensée; je ne vous donne pas un j une extravagant qui vous négligeroit peut-être au bout de quinze jours, qui dissiperoit son bien & le vôtre, pour courir après mille passions libertines; je vous marie à un homme sage, à un homme dont le cœur est sûr, & qui sçaura tout le prix de la vertueuse innocence du vôtre.

ANGELIQUE.

Pour innocente, je le suis.

Me ARGANTE.

Oui, graces à mes soins, je vous vois telle que j'ai toujours souhaité que vous fussiez; comme il vous est familier de remplir vos devoirs, les vertus dont vous allez avoir besoin, ne vous coûteront rien: & voici les plus essentielles, c'est d'abord, de n'aimer que votre mari.

ANGELIQUE.

Et si j'ai des amis, qu'en ferai-je?

Me ARGANTE.

Vous n'en devez point avoir d'autres que ceux de Monsieur Damis, aux volontés de qui vous vous conformerez toujours, ma fille; nous sommes sur ce pied là dans le mariage.

ANGELIQUE.

Ses volontés! Eh, que deviendront les miennes?

Me ARGANTE.

Je sçai que cet article là, a quelque chose d'un peu mortifiant, mais il faut s'y rendre, ma fille; c'est une espece de loy qu'on nous a imposée, & qui dans le fond nous fait honneur; car entre deux personnes qui vivent ensemble, c'est toujours la plus raisonnable qu'on charge d'être la plus docile & cette docilité là vous sera facile; car vous n'avez jamais eu de volonté avec moi, vous ne connoissez que l'obéissance.

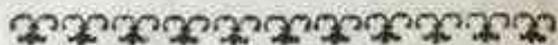
ANGELIQUE.

Oui, mais mon mari ne sera pas ma Mere.

Me ARGANTE.

Vous lui devez encore plus qu'à moi, Angelique, & je suis sûre qu'on n'aura rien à vous reprocher là dessus. Je vous

laisse, songez à tout ce que je vous ai dit;
& sur tout, gardez ce goût de retraite,
de solitude, de modestie, de pudeur qui
me charme en vous; ne plaisez qu'à vo-
tre mari, & restez dans cette simplicité
qui ne vous laisse ignorer que le mal.
Adieu, ma fille.



S C E N E V I.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE *un moment seule.*

Qui ne me laisse ignorer que le mal!
Et qu'en sçait-elle? Elle l'a donc
appris? Et bien, je veux l'apprendre
aussi.

LISETTE *survient.*

Hé bien, Mademoiselle, à quoi en
êtes-vous?

ANGELIQUE.

J'en suis à m'affliger, comme tu vois.

LISETTE.

Qu'avez-vous dit à votre mere?

ANGELIQUE.

Hé, tout ce qu'elle a voulu.

LISETTE.

Vous épouserez donc Monsieur Da-
mis?

ANGELIQUE.

Moi, l'épouser? je t'assure que non;
c'est bien assez qu'il m'épouse.

LISETTE.

Oui, mais vous n'en serez pas moins
sa femme.

ANGELIQUE.

Hé bien, ma mere n'a qu'à l'aimer
pour nous deux, car pour moi, je
n'aimerai jamais qu'Erasme.

LISETTE.

Il le merite bien.

ANGELIQUE.

Oh! pour cela oui; c'est lui qui est
aimable, qui est complaisant, & non
pas ce Monsieur Damis, que ma Mere
a été prendre je ne sçai où, qui feroit
bien mieux d'être mon grand-pere que
mon mari; qui me glace quand il me
parle, & qui m'appelle toujours, Ma
belle personne; comme si on s'embarra-
soit beaucoup d'être belle ou laide avec
lui: au-lieu que tout ce que me dit Eras-
me est si touchant, on voit que c'est du
fond du cœur qu'il parle; & j'aimerois
mieux être sa femme seulement huit
jours, que de l'être toute ma vie de l'au-
tre.

LISETTE.

On dit qu'il est au desespoir, Erasme.

Hé comment veut-il que je fasse ? Hélas ! Je sçai bien qu'il sera inconsolable : n'est-on pas bien à plaindre quand on s'aime tant, de n'être pas ensemble ? Ma Mere dit qu'on est obligée d'aimer son mari ; eh bien, qu'on me donne Erasme : je l'aimerai tant qu'on voudra, puisque je l'aime avant que d'y être obligée ; je n'aurai garde d'y manquer quand il le faudra, cela me sera bien commode.

LISETTE.

Mais avec ces sentimens là, que ne refusez-vous courageusement Damis ? il est encore tems ; vous êtes d'une vivacité étonnante avec moi, & vous tremblez devant votre Mere : il faudroit lui dire ce soir : Cet homme-là est trop vieux pour moi ; je ne l'aime point, je le hais, je le haïrai, & je ne sçaurois l'épouser.

ANGÉLIQUE.

Tu as raison : mais quand ma mere me parle, je n'ai plus d'esprit ; cependant je sens que j'en ai assurément ; & j'en aurois bien davantage si elle avoit voulu ; mais n'être jamais qu'avec elle, n'entendre que des préceptes qui me lassent, ne faire que des lectures qui m'ennuyent, est-ce-là le moyen d'avoir
de

de l'esprit ? Qu'est-ce que cela apprend ? Il y a des petites filles de sept ans qui sont plus avancées que moi. Cela n'est-il pas ridicule ? Je n'ose pas seulement ouvrir ma fenêtre. Voyez, je vous prie, de quel air on m'habille ? Suis-je vêtue comme une autre ? Regardez comme me voilà faite : ma Mere appelle cela un habit modeste : il n'y a donc de la modestie nulle part qu'ici ? car je ne vois que moi d'enveloppée comme cela ; aussi suis-je d'une enfance, d'une curiosité ! Je ne porte point de ruban, mais qu'est-ce que ma Mere y gagne ? que j'ai des émotions quand j'en apperçois. Elle ne m'a laissé voir personne, & avant que je connusse Erasme, le cœur me battoit quand j'étois regardée par un jeune homme. Voilà pourtant ce qui m'est arrivé !

LISETTE.

Votre naïveté me fait rire.

ANGÉLIQUE.

Mais est-ce que je n'ai pas raison ? Serrois-je de même si j'avois joui d'une liberté honnête ? En vérité, si je n'avois pas le cœur bon, tiens, je crois que je haïrois ma Mere d'être cause que j'ai des émotions pour des choses dont je suis

C

sûre que je ne me soucierois pas si je les avois. Aussi, quand je serai ma maîtresse ! laisse-moi faire, va... je veux sçavoir tout ce que les autres sçavent.

L I S E T T E.

Je m'en fie bien à vous.

A N G E L I Q U E.

Moi qui suis naturellement vertueuse, sçais-tu bien que je m'endors quand j'entens parler de Sagesse ? Sçais-tu bien que je serai fort heureuse de n'être pas coquette : je ne la serai pourtant pas ; mais ma Mere meriteroit bien que je la devinssé.

L I S E T T E.

Ah ! si elle pouvoit vous entendre, & jouir du fruit de sa séverité ! Mais parlons d'autre chose. Vous aimez Erasme ?

A N G E L I Q U E.

Vraiment oui, je l'aime, pourvu qu'il n'y ait point de mal à avouer cela : car je suis si ignorante ! Je ne sçais point ce qui est permis ou non, au moins.

L I S E T T E.

C'est un aveu sans conséquence avec moi.

A N G E L I Q U E.

Oh ! sur ce pied-là je l'aime beaucoup, & je ne puis me résoudre à le perdre.

L I S E T T E.

Prenez donc une bonne résolution de n'être pas à un autre. Il y a ici un Domestique à lui qui a une lettre à vous rendre de sa part

A N G E L I Q U E *charmée.*

Une lettre de sa part ! Eh ! tu ne m'en disois rien ! Où est-elle ? Oh que j'aurai de plaisir à la lire ! Donne-moi-la donc : Où est ce Domestique ?

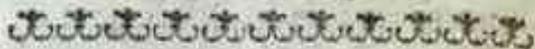
L I S E T T E.

Doucement, moderez cet empressement-là ; cachez-en du moins une partie à Erasme : si par hazard vous lui parliez, il y auroit du trop.

A N G E L I Q U E.

Oh dame, c'est encore ma Mere qui en est cause. Mais est ce que je pourrai le voir ? Tu me parles de lui & de sa lettre, & je ne vois ni l'un ni l'autre.





SCENE VII.

LISETTE, ANGELIQUE,
FRONTAIN, ERGASTE.

LISETTE *à Angelique.*

Tenez, voici ce Domestique que
Frontain nous amene.

ANGELIQUE.

Frontain! Ne dira-t-il rien à ma me-
re?

LISETTE.

Ne craignez rien, il est dans vos in-
terêts, & ce Domestique passe pour son
parent.

FRONTAIN *tenant une lettre.*

Le Valet de Monsieur Eraste vous
apporte une lettre que voici, Madame.

ANGELIQUE *gravement.*

Donnez. (*à Lisette.*) Suis-je assez
sérieuse?

LISETTE.

Fort bien.

ANGELIQUE *lit.*

» Que viens-je d'apprendre! On dit
» que vous vous mariez ce soir. Si vous

» concluez sans me permettre de vous
» voir, je neme soucie plus de la vie (*& en
s'interrompant*) Il ne se soucie plus de la
vie! Lisette. (*elle acheve de lire*) » Adieu
» j'attens votre réponse, & je me meurs.
(*après qu'elle a lu*) Cette lettre-là me
penetre; il n'y a point de moderation
qui tienne, Lisette, il faut que je lui
parle; & je ne veux pas qu'il meure. Al-
lez lui dire qu'il vienne, on le fera en-
trer comme on pourra.

ERASTE *se jettant à ses genoux.*

Vous ne voulez point que je meure,
& vous vous mariez, Angelique!

ANGELIQUE.

Ah! c'est vous, Eraste.

ERASTE.

A quoi vous déterminez-vous donc?

ANGELIQUE.

Je ne sçais; je suis trop émue pour
vous répondre. Levez-vous.

ERASTE *se levant.*

Mon desespoir vous touchera-t-il?

ANGELIQUE.

Est-ce que vous n'avez pas entendu ce
que j'ai dit?

ERASTE.

Il m'a paru que vous m'aimiez un peu.

ANGELIQUE.

Non, non, il vous a paru mieux que cela; car j'ai dit bien franchement que je vous aime: mais il faut m'excuser, Eraste, car je ne sçavois pas que vous étiez là.

ERASTE.

Est-ce que vous seriez fâchée de ce qui vous est échappé?

ANGELIQUE.

Moi fâchée! au contraire, je suis bien aise que vous l'ayiez appris, sans qu'il y ait de ma faute; je n'aurai plus la peine de vous le cacher.

FRONTAIN.

Prenez garde qu'on ne vous surprenne.

LISETTE.

Il a raison; je crois que quelqu'un vient, retirez-vous, Madame.

ANGELIQUE.

Mais je crois que vous n'avez pas eu le tems de me dire tout.

ERASTE.

Helas! Madame, je n'ai encore fait que vous voir; & j'ai besoin d'un entretien pour vous résoudre à me sauver la vie.

ANGELIQUE *en s'en allant.*

Ne lui donneras-tu pas le tems de me résoudre, Lisette?

LISETTE.

Oùi, Frontain & moi nous aurons soin de tout: vous allez nous revoir bientôt; mais retirez-vous.



SCENE VIII.

LISETTE, FRONTAIN,
ERASTE, CHAMPAGNE.

LISETTE.

Qui est-ce qui entre là? C'est le Valet de Monsieur Damis.

ERASTE *vire.*

Eh d'où le connoissez-vous? C'est le Valet de mon pere, & non pas de Monsieur Damis qui m'est inconnu.

LISETTE.

Vous vous trompez: ne vous déconcertez pas.

CHAMPAGNE.

Bon soir, la jolie fille, bon soir, Messieurs: je viens attendre, ici mon Maître qui m'envoye dire qu'il va ve-

pos, ton éloge le déshonore.

CHAMPAGNE.

Ah! Monsieur Frontain, ce que j'en dis, c'est en cas que vous n'aimiez pas Lisette, comme cela peut arriver; car chacun n'est pas du même goût.

FRONTAIN.

Paix, vous dis-je; car je l'aime.

CHAMPAGNE.

Et vous, Mademoiselle Lisette?

LISETTE.

Tu jones de malheur, car je l'aime.

CHAMPAGNE.

Je l'aime, partout je l'aime. Il n'y aura donc rien pour moi?

LISETTE *en s'en allant.*

Une reverence de ma part.

FRONTAIN *en s'en allant.*

Des injures de la mienne, & quelques coups de poing, si tu veux.

CHAMPAGNE.

Ha! N'ai-je pas fait-là une belle fortune?



SCENE X.

Mr. DAMIS, CHAMPAGNE.

Mr. DAMIS.

AH te voilà!

CHAMPAGNE.

Où, Monsieur; on vient de m'apprendre qu'il n'y a rien pour moi, & ma part ne me donne pas une bonne opinion de la vôtre.

Mr. DAMIS.

Quentens-tu par là?

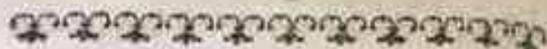
CHAMPAGNE.

C'est que Lisette ne veut point de moi; & outre cela, j'ai vû la physionomie de Monsieur votre fils sur le visage d'un valet.

Mr. DAMIS.

Je n'y comprends rien. Laisse-nous; voici Madame Argante & Angelique.





SCENE XI.

Me ARGANTE, ANGELIQUE,
Mr DAMIS.

Me ARGANTE.

Vous venez, sans doute, d'arriver,
Monsieur ?

Mr DAMIS.

Oui, Madame, en ce moment.

Me ARGANTE.

Il y a déjà bonne compagnie assemblée chez moi, c'est-à-dire, une partie de ma Famille, avec quelques-uns de nos amis, car pour les vôtres, vous n'avez pas voulu leur confier votre mariage,

Mr DAMIS.

Non, Madame, j'ai craint qu'on n'enviât mon bonheur, & j'ai voulu me Passurer en secret. Mon fils même, ne sçait rien de mon dessein : & c'est à cause de cela que je vous ai prié de vouloir bien me donner le nom de Damis, au lieu de celui d'Orgon qu'on mettra dans le Contrat.

Me ARGANTE.

Vous êtes le maître, Monsieur ; au reste, il n'appartient point à une Mere de vanter sa fille ; mais je crois vous faire un présent digne d'un honnête homme comme vous. Il est vrai que les avantages que vous lui faites

Mr DAMIS.

Oh, Madame, n'en parlons point, je vous prie ; c'est à moi à vous remercier toutes deux, & je n'ai pas dû esperer que cette belle personne fît grâce au peu que je vau.

ANGELIQUE à part.

Belle personne !

Mr DAMIS.

Tous les Trésors du monde ne sont rien, au prix de la Beauté & de la Vertu qu'elle m'apporte en mariage.

Me ARGANTE.

Pour de la vertu, vous lui rendez justice. Mais, Monsieur, on vous attend ; vous sçavez que j'ai permis que nos amis se déguisassent, & fissent une espece de petit Bal tantôt ; le voulez-vous bien ? c'est le premier que ma fille aura vu.

Mr DAMIS.

Comme il vous plaira, Madame.

Me ARGANTE.

Allons donc joindre la Compagnie.

Mr DAMIS.

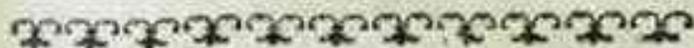
Oserois-je auparavant, vous prier d'une chose, Madame ? Daignez, à la faveur de notre union prochaine, m'accorder un petit moment d'entretien avec Angelique ; c'est une satisfaction que je n'ai pas eu jusqu'ici.

Me ARGANTE.

J'y consens, Monsieur, on ne peut vous le refuser dans la conjoncture présente ; & ce n'est pas apparemment pour éprouver le cœur de ma fille ; il n'est pas encore tems qu'il se déclare tout-à-fait ; il doit vous suffire qu'elle obéit sans répugnance : & c'est ce que vous pouvez dire à Monsieur, Angelique ; je vous le permets, entendez-vous ?

ANGELIQUE.

J'entends, ma Mere.



SCENE XII.

ANGELIQUE, Mr. DAMIS.

Mr DAMIS.

ENfin, charmante Angelique, je puis donc sans témoins, vous jurer une tendresse éternelle : il est vrai que mon âge ne répond pas au vôtre.

ANGELIQUE.

Oui, il y a bien de la difference.

Mr DAMIS.

Cependant on me flatte que vous acceptez ma main sans répugnance.

ANGELIQUE.

Ma Mere le dit.

Mr DAMIS.

Et elle vous a permis de me le confirmer vous-même.

ANGELIQUE.

Oui, mais on n'est pas obligée d'user des permissions qu'on a.

Mr DAMIS.

Est-ce par modestie ? est-ce par dégoût que vous me refusez l'aveu que je demande ?

ANGELIQUE.

Non, ce n'est pas par modestie.

Mr DAMIS.

Que me dites vous là ! c'est donc par dégoût ? ... Vous ne me répondez rien ?

ANGELIQUE.

C'est que je suis polie.

Mr DAMIS.

Vous n'auriez donc rien de favorable à me répondre ?

ANGELIQUE.

Il faut que je me taise encore.

Mr DAMIS.

Toujours par politesse ?

ANGELIQUE.

Oh toujours.

Mr DAMIS.

Parlez-moi franchement : Est-ce que vous me haïssez ?

ANGELIQUE.

Vous embarrassez encore mon savoir-vivre. Seriez-vous bien aise si je vous disois, Oui ?

Mr DAMIS.

Vous pourriez dire, Non. ♪

ANGELIQUE.

Encore moins, car je mentirois.

Mr DAMIS.

Quoi ? vos sentimens vont jusqu'à la haine ! Angelique : J'aurois cru que vous vous contentiez de ne pas m'aimer.

ANGELIQUE

ANGELIQUE.

Si vous vous en contentez, & moi aussi ; & s'il n'est pas mal-honnête d'avouer aux gens qu'on ne les aime point, je ne serai plus embarrassée.

M. DAMIS.

Et vous me l'avoueriez !

ANGELIQUE.

Tant qu'il vous plaira.

M. DAMIS.

C'est une repetition dont je ne suis point curieux ; & ce n'étoit pas là ce que votre Mere m'avoit fait entendre.

ANGELIQUE.

Oh vous pouvez vous en fier à moi ; je sçais mieux cela que ma Mere, elle a pu se tromper ; mais, pour moi, je vous dis la verité.

M. DAMIS.

Qui est que vous ne m'aimez point.

ANGELIQUE.

Oh ! du tout : je ne sçaurois ; & ce n'est pas par malice, c'est naturellement : & vous qui êtes, à ce qu'on dit, un si honnête homme, si en faveur de ma sincerité, vous vouliez ne me plus aimer & me laisser là, car aussi bien je ne suis pas si belle que vous le croyez, tenez, vous en trouverez cent qui vaudront mieux que moi.

D

M. D A M I S , *les premiers mots
à part.*

Voyons si elle aime ailleurs. Mon intention assurément n'est pas qu'on vous contraigne.

ANGELIQUE.

Ce que vous dites-là est bien raisonnable , & je ferai grand cas de vous si vous continuez.

M. D A M I S.

Je suis même fâché de ne l'avoir pas sçu plutôt.

ANGELIQUE.

Helas ! si vous me l'aviez demandé , je vous l'aurois dit.

M. D A M I S.

Et il faut y mettre ordre.

ANGELIQUE.

Que vous êtes bon , & obligeant ! N'allez pourtant pas dire à ma Mere que je vous ai confié que je ne vous aime point , parce qu'elle se mettroit en colere contre moi : mais faites mieux ; dites-lui seulement que vous ne me trouvez pas assez d'esprit pour vous , que je n'ai pas tant de merite que vous l'aviez cru , comme c'est la verité ; enfin , que vous avez encore besoin de vous consulter : ma Mere qui est fort fiere ,

ne manquera pas de se choquer , elle rompra tout , notre mariage ne se fera point , & je vous aurai , je vous jure , une obligation infinie.

M. D A M I S.

Non , Angelique , non , vous êtes trop aimable ; elle se douteroit que c'est vous qui ne me voulez pas , & tous ces prétextes là ne valent rien , il n'y en a qu'un bon ; aimez-vous ailleurs ?

ANGELIQUE.

Moi , non ; n'allez pas le croire.

M. D A M I S.

Sur ce pied là , je n'ai point d'excuse ; j'ai promis de vous épouser , & il faut que je tienne parole , au lieu que si vous aimiez quelqu'un , je ne lui dirois pas que vous me l'avez avoué ; mais seulement que je m'en doute.

ANGELIQUE.

Eh bien , doutez-vous-en donc.

M. D A M I S.

Mais il n'est pas possible que je m'en doute , si cela n'est pas vrai , autrement ce seroit être de mauvaise foi ; & malgré toute l'envie que j'ai de vous obliger , je ne sçaurois dire une imposture.

ANGELIQUE.

Allez , allez , n'ayez point de scrupu-

Vous marchandez ma fidelité ; mais je suis dans mon jour d'esprit , il n'y a rien à faire , je sens combien il faut être discret.

M. DAMIS.

Je te payerai bien.

FRONTAIN.

Arrêtez donc , Monsieur , ces débuts là m'attendrissent toujours,

M. DAMIS.

Voilà ma bourse.

FRONTAIN.

Quel embonpoint séduisant ! qu'il a l'air vainqueur !

M. DAMIS.

Elle est à toi si tu veux me confier ce que tu sçais sur le chapitre d'Angelique. Je viens adroitement de lui faire avouer qu'elle a un amant ; & observée comme elle est par sa mere , elle ne peut ni l'avoir vû , ni avoir de ses nouvelles que par le moyen des Domestiques : tu t'en es peut-être mêlé toi-même , ou tu sçais qui s'en mêle , & je voudrois écartier cet homme là ; Quel est-il ? Où se font-ils vûs ? je te garderai le secret.

FRONTAIN , *prenant la bourse.*

Je résisterois à ce que vous dites ; mais

ce que vous tenez m'entraîne , & je m'y rends.

M. DAMIS.

Parlez.

FRONTAIN.

Vous me demandez un détail que j'ignore ; il n'y a que Lisette qui soit parfaitement instruite de cette intrigue-là.

M. DAMIS.

La fourbe !

FRONTAIN.

Prenez garde , vous ne sçauriez la condamner , sans me faire mon procès . Je viens de céder à un trait d'éloquence qu'on aura peut-être employé contre elle ; au reste , je ne connois le jeune homme en question que depuis une heure ; il est actuellement dans ma chambre ; Lisette en a fait mon parent , & dans quelques momens , elle doit l'introduire ici même où je suis chargé d'éteindre les bougies , & où elle doit arriver avec Angelique pour y traiter ensemble des moyens de rompre votre mariage.

M. DAMIS.

Il ne tiendra donc qu'à toi que je sois pleinement instruit de tout.

FRONTAIN.

Comment ?

M. DAMIS.

Tu n'as qu'à souffrir que je me cache ici, on ne m'y verra pas puisque tu vas en ôter les lumieres, & j'écouterai tout ce qu'ils diront.

FRONTAIN.

Vous avez raison, attendez, quelques amis de la maison qui sont là haut, & qui veulent se déguiter après souper pour se divertir, ont fait apporter des Dominos qu'on a mis dans le petit cabinet à côté de la salle, voulez-vous que je vous en donne un ?

DAMIS.

Tu me feras plaisir.

FRONTAIN.

Je cours vous le chercher, car l'heure approche.

M. DAMIS.

Va.



SCENE



SCENE XIV.

M. DAMIS, *un moment seul.*

JE ne sçaurois mieux m'y prendre pour sçavoir de quoi il est question. Si je vois que l'amour d'Angelique aille à un certain point, il ne s'agit plus de mariage; cependant je tremble. Qu'on est malheureux d'aimer à mon âge!

FRONTAIN, *revient.*

Tenez, Monsieur, voilà tout votre attirail, jusqu'à un masque; c'est un visage qui ne vous donnera que dix-huit ans, vous ne perdrez rien au change, ajustez-vous vite: bon; mettez-vous-là & ne remuez pas; voilà les lumieres éteintes, bon soir.

M. DAMIS.

Ecoutes; le jeune homme va venir, & je rêve à une chose; quand Lisette & Angelique seront entrées, dis à la Mere de ma part, que je la prie de se rendre ici sans bruit, cela ne te compromet point, & tu y gagneras.

E

Tâchons de ne pas faire de bruit. (*il marche en tâtonnant.*)

M. DAMIS.

Je crois qu'il vient à moi; changeons de place.

ERASTE.

J'entends remuer du tafetas; est-ce vous Angelique? est-ce vous? (*en disant cela il attrape M. Damis par le domino.*)

M. DAMIS *retenu.*

Doucement...

ERASTE.

Ah, c'est vous-même!

M. DAMIS *à part.*

C'est mon fils.

ERASTE.

Eh bien, Angelique, me condamnez-vous à mourir de douleur? vous m'avez dit tantôt que vous m'aimiez; vos beaux yeux me l'ont confirmé par les regards les plus aimables & les plus tendres; mais de quoi me servira d'être aimé, si je vous perds; au nom de notre amour, Angelique, puisque vous m'avez permis de me flatter du vôtre; gardez-vous à ma tendresse, je vous en conjure par ces charmes que le Ciel semble

n'avoir destinés que pour moi; par cette main adorable sur qui je vous jure un amour éternel.

M. DAMIS *veut retirer sa main.*

Ne la retirez pas, Angelique, & dédommagez Eraste du plaisir qu'il n'a point de voir vos beaux yeux, par l'assurance de n'être jamais qu'à lui; parlez, Angelique.

M. DAMIS *à part le premier mot.*

J'entends du bruit (*à Eraste*) Taillez-vous petit lot, & il se retire d'Eraste.

ERASTE.

Juste Ciel! qu'entens-je? vous me fuyez! Ah! Lisette, n'es-tu pas là?



SCENE XVII.

LISETTE & ANGELIQUE *qui entrent,* M. DAMIS, ERASTE.

LISETTE.

Nous voici, Monsieur.

ERASTE.

Je suis au désespoir, ta maîtresse me fuit.

Moi ? Eraste : je ne vous suis point ;
me voilà.

ERASTE.

Eh quoi, ne venez-vous pas de me
dire tout ce qu'il y a de plus cruel ?

ANGELIQUE.

Eh ! je n'ai encore dit qu'un mot.

ERASTE.

Il est vrai, mais il m'a marqué le der-
nier mépris.

ANGELIQUE.

Il faut que vous ayiez mal entendu,
Eraste, est-ce qu'on méprise les gens
qu'on aime ?

LISETTE.

En effet, rêvez-vous, Monsieur ?

ERASTE.

Je n'y comprends donc rien ; mais vous
me rassurez, puisque vous me dites que
vous m'aimez ; daignez me le repeter
encore.



SCENE XVIII.

Me ARGANTE, *introduite par Fron-
tain*, LISETTE, ERASTE,
ANGELIQUE, M. DAMIS.

ANGELIQUE.

Vraiment, ce n'est pas là l'embar-
ras, & je vous le repeterois avec
plaisir, mais vous le sçavez bien assez.

Me ARGANTE *à part.*

Qu'entens-je ?

ANGELIQUE.

Et d'ailleurs on m'a dit qu'il falloit
être plus retenué dans les discours qu'on
tient à son Amant.

ERASTE.

Quelle aimable franchise !

ANGELIQUE.

Mais je vais comme le cœur memene,
sans y entendre plus de finesse ; j'ai
du plaisir à vous voir, & je vous vois,
& s'il y a de ma faute à vous avouer si
souvent que je vous aime, je la mets sur
votre compte, & je ne veux point y
avoir part.

E iij

Que vous me charmez!

ANGELIQUE.

Si ma Mere m'avoit donné plus d'experience ; si j'avois été un peu dans le monde , je vous aimerois peut-être sans vous le dire ; je vous ferois languir pour le sçavoir : je retiendrois mon cœur , cela n'iroit pas si vite , & vous mauriez déjà dit que je suis une ingrata , mais je ne sçaurois la contrefaire. Mettez vous à ma place , j'ai tant souffert de contrainte , ma Mere m'a rendu la vie si triste , j'ai eu si peu de satisfaction , elle a tant mortifié mes sentimens , je suis si lassé de les cacher , que lorsque je suis contente , & que je le puis dire , je l'ai déjà dit avant que de sçavoir que j'ai parlé , c'est comme quelqu'un qui respire , & imaginez-vous à present ce que c'est qu'une fille qui a toujours été gênée , qui est avec vous , que vous aimez , qui ne vous hait pas , qui vous aime , qui est franche , qui n'a jamais eu le plaisir de dire ce qu'elle pense , qui ne pensera jamais rien de si touchant , & voyez si je puis résister à tout cela.

ERASTE.

Où , ma joye , à ce que j'entends

là , va jusqu'au transport ! mais il s'agit de nos affaires ; j'ai le bonheur d'avoir un pere raisonnable , à qui je suis aussi cher qu'il me l'est à moi-même , & qui , j'espère , entrera volontiers dans nos vûes.

ANGELIQUE.

Pour moi , je n'ai pas le bonheur d'avoir une Mere qui lui ressemble ; je ne l'en aime pourtant pas moins. . .

Me. ARGANTE *éclatant*.

Ah c'en est trop , fille indigne de ma tendresse !

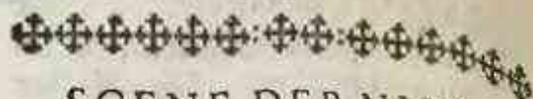
ANGELIQUE.

Ah , je suis perdue ! (*ils s'écartent sous trois.*)

Me. ARGANTE.

Vite , Frontain , qu'on éclaire , qu'on vienne. (*en disant cela elle avance & rencontre M. Damis qu'elle saisit par le domino , & continue.*)

Ingrate ! est-ce là le fruit des soins que je me suis donnée pour vous former à la vertu ; ménager des intrigues à mon insçu , vous plaindre d'une éducation qui m'occupoit toute entiere ; hé bien , jeune extravagante , un Couvent plus austere que moi , me répondra des égaremens de votre cœur.



SCENE DERNIERE.

La lumiere arrive avec Frontain, & autres Domestiques avec des bougies.

M. DAMIS *démasqué à Madame Argante & en riant.*

Vous voyez bien qu'on ne me recevrait pas au Couvent.

Me. ARGANTE.

Quoi ! c'est vous, Monsieur ? (*& puis voyant Eraste avec sa livrée.*)

Et ce fripon-là, que fait-il ici ?

M. DAMIS.

Ce fripon-là c'est mon fils, à qui, tout bien examiné, je vous conseille de donner votre fille.

Me. ARGANTE.

Votre fils !

M. DAMIS.

Lui même. Approchez Eraste ; tout ce que j'ai entendu vient de m'ouvrir les yeux sur l'imprudence de mes desseins ; conjurez Madame de vous être favorable, il ne tiendra pas à moi qu'Angelique ne soit votre épouse.

ERASTE *se jettant à genoux.*
Que je vous ai d'obligation, mon pere ! Nous pardonneriez-vous, Madame, tout ce qui vient de se passer ?

ANGELIQUE *embrassant les genoux de Madame Argante.*

Puis-je esperer d'obtenir grace ?

M. DAMIS.

Votre fille a tort, mais elle est vertueuse, & à votre place, je croirois devoir oublier tout, & me rendre.

Me. ARGANTE.

Allons, Monsieur, je suivrai vos conseils, & me conduirai comme il vous plaira.

M. DAMIS.

Sur ce pied-là le divertissement dont je prétendois vous amuser, servira pour mon fils.

Angelique embrasse Madame Argante de joye.

FIN de la Comédie.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *L'Ecole des Mores, Comedie*, dont j'ai crû que l'on pouvoit permettre l'impression. Fait à Paris le 7. Aout 1732.

Signé, GALLYOT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevot de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PAULY, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer ou imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre, *Les Oeuvres du Sieur de Marivaux, la Vie de Marianne, &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes: A ces causes, Voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus specifies, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit Contre-scel, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royanne pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la date desd. Presentes: Faisons defenses à toutes sortes de personnes de quelque qualite & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impressions étrangères dans aucun lieu de notre obeissance; comme aussi à tous Im-

primeurs Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrees tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Imprimeur se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copies à l'impression desdits Livres seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, es mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Presentes; Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir led. Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires, soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clamour de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Fontainebleau,